

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 62
Number 1 *Mythologies postcoloniales: Entre
défaitisme de l'histoire et syndrome de la
citadelle*

Article 8

6-1-2004

Subversion d'un mythe colonial : le « Grand Blanc de Lambaréné » dans le roman francophone d'Afrique

Sylvère Mbondobari
Université de Bayreuth

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African American Studies Commons](#), [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), [Political History Commons](#), and the [Political Science Commons](#)

Recommended Citation

Mbondobari, Sylvère (2004) "Subversion d'un mythe colonial : le « Grand Blanc de Lambaréné » dans le roman francophone d'Afrique," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 62 : No. 1 , Article 8.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol62/iss1/8>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Sylvère MBONDOBARI

Université de Bayreuth

Subversion d'un mythe colonial : le « Grand Blanc de Lambaréné » dans le roman francophone d'Afrique

Résumé : Cette étude a pour but, entre autres, de jeter un regard nouveau sur la représentation d'une figure mythique de la colonisation européenne dans la littérature africaine francophone. Nous examinerons quelques aspects caractéristiques de l'image du « Grand Blanc de Lambaréné », Albert Schweitzer, produite par l'imaginaire africain. Nous montrerons à quels moyens discursifs et structurels Sylvain Bemba et Séréphin Ndaot recourent pour présenter Schweitzer et exprimer leurs convictions, et de quelle manière ils confèrent une unité thématique ou esthétique à leur texte. La représentation de Schweitzer exige, pour être pleinement heuristique, d'interroger à la fois les mouvements des idées, les courants idéologiques et les mouvements de rupture qui transcendent tout déterminisme et aussi de suivre l'interaction entre la perception d'un personnage historique et le contexte sociohistorique.

Albert Schweitzer, colonialisme, littérature africaine, mythologie, postcolonialisme, subversion

Introduction

Né en 1875 à Kaisersberg, en Alsace, et mort à Lambaréné en 1965, Albert Schweitzer est passé à la postérité grâce à son légendaire hôpital de la forêt vierge et aux récits de voyage *Zwischen Wasser und Urwald (À l'orée de la forêt vierge, 1962)*. Publiés à des milliers d'exemplaires, les écrits du docteur Schweitzer (1941, 1960, 1962, 1963) sur l'Afrique font partie, du moins en Allemagne, des récits sur l'Afrique les plus répandus. Dès 1954, son autobiographie *Aus meinem Leben und Denken (Ma vie et ma pensée)* – dans laquelle Albert Schweitzer livre une vision globale de sa pensée, pose les jalons de la compréhension de sa philosophie de la vie (*Lebensphilosophie*) et relate son expérience africaine – dépassait la marque symbolique de cent mille exemplaires. Deux ans plus tard, en 1956, elle atteignait trois cent mille chez l'éditeur Richard Meiner d'Hambourg. L'intérêt pour les œuvres du « médecin de la forêt vierge » ne se limite pas à l'Allemagne. Aux États-Unis, dans les pays

scandinaves mais aussi en France, Albert Schweitzer est très présent dans l'imaginaire collectif. Dans les années 1950, il est l'objet d'une dévotion très vivace en Allemagne, où l'on se soucie d'éditer ses œuvres complètes et de vulgariser son éthique du respect de la vie (*Ethik der Ehrfurcht vor dem Leben*). Pour la France, Pierre Lassus, auteur d'une imposante biographie d'Albert Schweitzer publiée aux éditions Albin Michel, constate :

Vedette absolue des années 50, son nom était devenu pour la presse comme pour ses éditeurs synonyme d'attraction et de valeur marchande. Pour la seule année 1953, le Figaro lui consacra douze articles et reportages. [...] En 1952, l'éditeur Albin Michel eut le nez assez creux pour racheter le stock de *À l'orée de la forêt vierge*, au prix de 100 francs/pièce. Il le réimprima et en écoula 68 000 exemplaires en dix-huit mois (Lassus, 1995 : 27).

Dans une perspective historique et littéraire, Albert Schweitzer apparaît comme l'homme qui aura imposé consciemment ou inconsciemment l'image du Blanc au chevet de l'Afrique. Dans son imposante œuvre autobiographique *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne Quatre-vingt-onze*, l'écrivain et critique littéraire congolais (RDC) Pius Ngandu Nkashama illustre assez bien l'influence des récits d'Albert Schweitzer sur la perception de l'Afrique en Europe occidentale :

Une rumeur qui s'impose, qui s'amplifie, portée par les vents des mythologies culturelles du fétichisme, du paganisme, de l'animisme (et de l'animalisme) tenaces. *L'Afrique : un vaste bestiaire, comme le rapportent encore les récits exaltés du brave et bon docteur des pauvres nègres démunis, Albert Schweitzer*. Et pour peu que les élèves soient spontanés, un univers débile, étrange des bourdonnements d'êtres voraces, un monde d'infantilisme (Ngandu Nkashama, 1987 : 70; je souligne).

Si l'étude de la vie de Schweitzer, de son œuvre caritative et de sa pensée a retenu toute l'attention des critiques biographes, son rôle dans la construction d'une image de l'Afrique, par contre, n'a pas encore été exploré dans sa totalité. Le Germaniste sud-africain Nethersole Reingard regrette, dans un article consacré à la représentation de l'Afrique dans la littérature allemande, l'absence d'une étude sur l'œuvre de Schweitzer. Il note : « Die Schriften A. Schweitzers, die aufgrund seiner Erlebnisse und Erfahrungen in Äquatorialafrika entstanden sind in den heutigen Auseinandersetzung mit Afrika wenig rezipiert worden sind¹ » (Nethersole, 1992 : 149).

¹ [Dans l'actuelle discussion sur l'Afrique, les écrits d'Albert Schweitzer nés de ses aventures et de ses expériences en Afrique équatoriale sont très peu étudiés]

Sur le continent africain, Albert Schweitzer est resté et reste encore aujourd'hui peu connu. Au regard de la dimension symbolique de ses écrits d'une part, et de l'importance de la figure du Blanc dans le roman africain d'autre part, l'on est frappé par la relative rareté des œuvres fictionnelles présentant la figure du « médecin de la forêt vierge ». L'intérêt littéraire se limite en substance à deux œuvres de fiction de qualité très dissemblable : il s'agit des romans *Rêves portatifs* (1979) du Congolais Sylvain Bemba et *Le procès d'un prix Nobel* (1983) du juriste et écrivain gabonais Séréphin Ndaot.

Cette étude a pour but, entre autres, de jeter un regard nouveau sur la représentation de l'Occident dans la littérature africaine francophone. À cet égard, nous examinerons quelques aspects caractéristiques de l'image de Schweitzer produite par l'imaginaire africain. Dans un premier temps, nous montrerons à quels moyens discursifs et structurels les deux écrivains recourent pour présenter Albert Schweitzer et exprimer leurs convictions, et de quelle manière ils confèrent une unité thématique ou esthétique à leur texte. Ensuite, nous envisageons d'éclairer le système de références par lequel les deux auteurs parviennent à imposer une certaine image de Schweitzer et témoignent de leur volonté d'inscrire leur œuvre dans une tradition littéraire (voir Schipper-De-Leeuw, 1973). Afin d'atteindre ces objectifs, nous nous consacrerons d'abord à des analyses textuelles qui tiendront compte des procédés rhétoriques et stylistiques les plus importants; nous montrerons que malgré un cotexte et un contexte littéraire et historique identiques, chacun des deux auteurs donne à la figure du « Grand Blanc de Lambaréné » une signification particulière. Les deux auteurs mêlent des traits typiques et fictifs, recréant ainsi un personnage d'apparence véridique aux éléments biographiques minutieusement sélectionnés.

Sylvain Bemba : *Rêves portatifs*

Publié en 1979, *Rêves portatifs*² est le premier roman de l'écrivain congolais Sylvain Bemba. Le thème principal du roman est la désillusion de la population africaine après les mutations sociales et politiques des années 1960. Le 31 décembre 1960, date de l'indépendance, est présenté comme un tournant politique majeur dans l'histoire du pays. Remplies d'un enthousiasme naïf, les populations de la « République Libre Palmérienne » se sont mises à

² Toute référence à cette œuvre sera désignée par *RP*.

rêver d'un État idéal où tous auraient les mêmes droits et les mêmes devoirs, où les hommes politiques n'abuseraient pas des privilèges et du pouvoir qui leur sont attribués. Dans cette dynamique l'indépendance est célébrée avec faste comme « l'égalisatrice des chances » (RP : 124). Dans une suite scénique, Bemba présente comment, jour après jour, la jeune république se désintègre. L'auteur décrit surtout l'échec de ce nouveau départ et le passage progressif d'une colonie à une postcolonie. La troisième partie, titrée « Le réveil » (RP : 141-206), présente les dix premières années après l'accession à l'indépendance. L'euphorie des premiers jours s'est progressivement effacée, faisant place à un malaise général. Le rêve s'est vite changé en un cauchemar tragique. La « République Libre Palmérienne » se trouve entre les mains d'une classe politique égoïste, obnubilée par le pouvoir et l'enrichissement personnel. La corruption, les abus de pouvoir et le chaos règnent partout. L'œuvre, qui reconstitue par le film, la parole et la description minutieuse l'atmosphère qui règne pendant la célébration de la « Grande fête » (Lipanda), est caractérisée par une vivacité étonnante due à plusieurs particularités stylistiques. La narration fortement dramatisée et visualisée se rapproche d'un scénario; des tons très divers se mêlent, oscillant entre méfiance, sarcasme et humour. *Rêves portatifs* est une parfaite illustration du schéma de la superstructure narrative proposée par Jean-Michel Adam (1985 : 149) : situation initiale – complication – action ou évaluation – résolution – situation finale. Avec son roman, Sylvain Bemba décrit de façon exemplaire comment la fin du système colonial s'est reproduite dans la conscience de la population et chez les intellectuels africains en particulier. Le lecteur vit à partir de l'objectif d'une caméra et du rêve un processus de désillusion qui se produit dans la conscience des protagonistes centraux, Ignace Kambeya, Bernard Yamba Yamba, Léonidas Mwamba, Cassius Kingaboua, fils du combattant de la liberté emprisonné Kingaboua alias King Yaya, et le docteur Schaeffer.

Le « Grand Docteur blanc » et la question de l'indépendance africaine

La société postcoloniale que Sylvain Bemba présente est l'expression stylisée d'une société avide d'être libre, de jouir, de posséder, et, en même temps, en quête d'un idéal. Le roman se veut réaliste, fondé sur une expérience collective et une peinture critique de la société. D'une part, il tient l'élite africaine pour responsable de la détérioration de la situation économique, sociale

et morale. L'élite veut faire la révolution pour elle-même et maintenir le peuple dans la misère. D'où ce constat de divorce – aussi bien par naïveté, par hypocrisie que par inconséquence – entre les discours et les actes. L'action du gouvernement de Léonidas Mwamba illustre ce constat. D'autre part, l'auteur montre que l'indépendance n'est pas une rupture radicale avec l'époque coloniale, mais que les structures coloniales survivent sous une autre forme, souvent plus pernicieuse.

Pour embrasser du regard critique un horizon aussi large que possible, Sylvain Bemba met en scène un personnage qui est amené par diverses circonstances à commenter cette accession à l'indépendance et l'action de l'Europe en Afrique. Il s'agit du D^r Schaeffer, surnommé « grand sorcier blanc » (*RP* : 109). La description des lieux et du personnage ne laisse pas de doute que Sylvain Bemba se réfère au « Grand Blanc de Lambaréné », Albert Schweitzer. À partir des nombreuses références allusives et éparpillées, nous tenterons de reconstituer le portrait d'Albert Schweitzer en mettant l'accent sur son point de vue par rapport à la problématique de l'indépendance. Bemba commence par un portrait physique et moral :

La figure du grand docteur blanc respirait la bonté. Quand il souriait, des plissements malicieux se formaient au coin de ses yeux, et son regard pétillait d'humanité. Celui qui se désignait lui-même, indifféremment sous le nom de philanthrope égoïste ou d'égoïste philanthrope, sympathisa tout de suite avec le journaliste auquel il plut par sa franchise directe (*RP* : 177-178).

Il est intéressant de constater comment l'auteur s'inspire d'un portrait assez courant de Schweitzer; celui que l'on retrouve dans bon nombre de biographies et d'articles journalistiques. Dans l'imaginaire africain, l'expression « grand docteur blanc » renvoie inévitablement au médecin de Lambaréné. La question de savoir s'il est un « philanthrope égoïste ou [un] égoïste philanthrope » est symptomatique du débat autour de « la personnalité réelle » de Schweitzer. D'autres indices tels que le lieu de travail, une léproserie au bord d'un fleuve, le nom et l'origine suisse de l'assistant, le docteur Nanchen, créent un lien direct avec l'activité médicale du docteur Albert Schweitzer en Afrique. Hormis la dénomination « grand docteur » ou « grand sorcier » (Schweitzer était surnommé à Lambaréné « Oganga », ce qui signifie en omyene, une langue bantoue du Gabon, « sorcier et guérisseur ») et la connotation

vocalique Schweitzer/Schaeffer, c'est surtout la critique contre l'œuvre médicale et le comportement du D^r Schaeffer envers les Africains qui renforce notre certitude que derrière la figure du D^r Schaeffer se cache bien le « médecin de la forêt vierge », Albert Schweitzer :

Tu me permettras de douter des soins attentifs que lui dispense le grand sorcier blanc qui a la réputation de laisser pourrir et mourir ses malades sans traitement, et de jeter dans le fleuve les tonnes de médicaments qu'il reçoit du monde entier. Des reporters étrangers sont venus ici, qui l'ont écrit dans leurs journaux. Mais les gens préfèrent les légendes aux vérités. Ce qui fait vendre les journaux en Europe, c'est le mythe du bienfaiteur de l'humanité qui se tue pour soigner les pauvres Nègres (RP : 109).

Au cours de la même conversation, le docteur Schaeffer fera en demi-teinte son *mea culpa* :

Tes confrères étrangers, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux, ne m'ont jamais ménagé, avoua-t-il à Cassuis dès leur première entrevue. Je serais un négrophobe « léprophile » pour certains, un Frankenstein, fabricant de monstres pour d'autres, ou bien un repris de justice venu expier sous les tropiques d'obscurs péchés, que sais-je ? [...] J'espère que je ne te choque pas en te tutoyant ? Une habitude de vieux colon, je le confesse. On m'accuse d'être bouquiniste en médecine. Eh bien, oui ! je suis conservateur (RP : 178).

Le D^r Schaeffer reprend dans cet extrait quelques éléments de la critique contre Albert Schweitzer formulée par la presse africaine et internationale dans les années 1960. Bemba s'inspire également du discours de Schweitzer contre la décadence de la culture occidentale :

Je ne pouvais oublier la vision de cette boucherie provoquée par les plus ardents défenseurs de la civilisation occidentale. La vanité et l'absurdité de mon existence apparurent à mes yeux. Je décidai d'abandonner la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, et d'aller m'exiler le plus loin possible chez les hommes qu'on appelle sauvages et qui auraient pourtant bien des leçons à nous donner (RP : 180).

Dans le même ordre d'idées, on pourrait aussi rapprocher ces propos du D^r Schaeffer sur l'indépendance aux positions de Schweitzer exposées dans l'article « The Relation of the White and Coloured Races » (Schweitzer, 1925 : 65-70) et dans la préface à l'édition française du récit de voyage *À l'orée de la forêt vierge*. Le parallélisme est plus frappant encore lorsque le docteur Schaeffer se prononce sur l'avenir de l'Afrique :

Même en politique, mon petit, on aurait dû laisser faire la nature, c'est-à-dire laisser les hommes de ce pays à l'état de nature où nous les avons trouvés. Vos indépendances, je m'excuse de te le dire, c'est de la frime. Avant notre arrivée, vous étiez des peuples heureux, des sociétés équilibrées moralement, spirituellement stables (RP : 180).

Cet extrait est une reprise substantielle du discours « primitiviste » de Schweitzer, qui plaidait pour une éducation (dans le sens de civilisation) progressive du petit frère. Il évoque avec nostalgie les sociétés primitives et rêve d'une Afrique précoloniale, dans laquelle les Africains vivraient dans le respect des traditions, en symbiose avec la nature.

Dans ce roman axé essentiellement sur la problématique de l'État postcolonial, dans cet univers romanesque où toutes les figures de la société coloniale sont représentées, le « Grand Docteur blanc » est un personnage assez effacé. C'est un médecin, humaniste, réfléchi, posé, attentif aux reproches des Africains et qui reçoit et soigne avec perspicacité et dévouement dans son village de lépreux, Eyoka, le combattant de la liberté King Yaya. Il symbolise ainsi le colonialiste éclairé.

Bemba semble avoir fait le choix de l'harmonie. Le portrait de Schweitzer reste dans l'ensemble positif. Il s'est efforcé de prêter des traits humains au « Grand Docteur blanc », sans remettre en question son rôle humanitaire. Dans le roman, Schaeffer n'est plus ce surhumain, divinisé et canonisé par la littérature et la presse occidentale, mais un humaniste, sensible et chaleureux, qui exprime des doutes après l'accession de l'Afrique à l'indépendance et reconnaît son paternalisme. Cette correction semble très importante aux yeux de l'auteur congolais qui, sans aller jusqu'à « démythifier » la figure légendaire du « Grand Docteur blanc », lui donne une dimension plus humaine.

Séraphin Ndaot : *Le procès d'un prix Nobel*

Le procès d'un prix Nobel est une œuvre mi-roman, mi-théâtre dans laquelle s'entassent pêle-mêle des analyses philosophiques, des démonstrations juridiques et des réflexions sur les sujets les plus divers, notamment le colonialisme, l'ethnologie et la critique des systèmes politique et judiciaire en Afrique postcoloniale. Chemin

faisant, Ndaot parle des mœurs des communautés de la région des lacs et s'attarde sur la description du fleuve Igo et sur son rôle pendant la conquête coloniale.

La figure du « Grand Docteur blanc » se présente dans cette œuvre sous un éclairage différent. Tout comme chez Bemba, le roman de Ndaot est construit à partir d'un jeu intertextuel et autour d'un certain nombre d'indices créant ainsi ce que Roland Barthes a appelé l'« effet de réel » (Barthes, 1968 : 84). Cependant, l'œuvre de Ndaot choisit une voie différente, en ce sens qu'elle se présente *a priori* comme un réquisitoire contre le docteur et le système colonial. Elle procède essentiellement à une subversion du discours philanthropique et à une déconstruction de l'image humaniste.

Le procès d'un prix Nobel appartient à la littérature postcoloniale. Le titre du roman ne trompe pas : non seulement le médecin, symbole du colonialisme européen, mais aussi la canonisation et l'institutionnalisation de Schweitzer par l'opinion européenne et le comité de prix Nobel sont mis en cause. L'œuvre est une sorte de contre-discours, qui s'appuie sur la force performative des images pour s'opposer à la représentation et au discours officiels. Dans la pratique, cela signifie une négation résolue d'un discours qui jusque-là a été produit pour l'essentiel par l'Europe. Il s'agit du processus d'abrogation et de réappropriation du discours décrit par Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin. C'est donc en tant que roman historique et réplique au discours occidental sur Schweitzer et son œuvre que nous allons aborder cette œuvre.

*Le procès d'un prix Nobel*³ est une réinterprétation fictionnelle du séjour africain du médecin Albert Schweitzer. Malgré toutes les mesures préventives, les stratégies narratives sont aisément transparentes et la transposition facilement reconnaissable. L'auteur montre non seulement une bonne connaissance du contexte politique et sociohistorique de l'œuvre schweitzérienne en Afrique, mais aussi une connaissance certaine des travaux théologiques et philosophiques de Schweitzer.

Le roman présente une procédure judiciaire contre le docteur André Seller, originaire d'un pays fictif, la « Relande ». Ce dernier est médecin, veuf, philosophe, lauréat du prix Nobel et détenteur de plusieurs doctorats *honoris causa* de différentes universités

³ Toute référence à cette œuvre sera désignée par *PN*.

européennes. La Cour lui reproche entre autres d'avoir testé des médicaments et d'avoir même procédé à des expériences aux conséquences mortelles pour les populations du Galemba, un pays fictif d'Afrique équatoriale :

L'accusé Seller est traduit devant la Cour criminelle pour répondre des nombreux crimes commis à l'hôpital du Fleuve. Il lui est notamment reproché d'avoir, depuis un temps non prescrit, administré à ses malades des substances qui ne convenaient pas, en tout cas peu recommandées par la science médicale. Il lui est également fait grief de s'être livré à des expériences sur ses patients, lesquelles expériences ont entraîné la mort de ces derniers (PN : 13).

Le président du tribunal reproche également au docteur André Seller de n'avoir jamais pris en compte le destin des populations locales. Son ambition de devenir célèbre dans le monde entier aurait accaparé toute son attention :

Ce dont il rêvait depuis toujours, c'était du triomphe, le triomphe mondial, tel que l'avaient connu ses idoles : Bach et Beethoven. Il aspirait sans doute à cette notoriété qui cristallise l'exploit quel qu'il soit. [...] Mais il s'était aussi souvenu que Bach ne connut la célébrité qu'au XIX^e et la consécration qu'au début du XX^e siècle. Un succès posthume ne satisfaisait pas ses aspirations (PN : 8-9).

Le roman s'ouvre par un débat hautement symbolique sur la compétence du tribunal. L'avocat de l'accusé, Maître Bestin, qui nie la compétence du tribunal, se demande s'il est admissible que d'anciens colonisés jugent une figure emblématique de la « mission civilisatrice » européenne. Il fait ainsi écho à la presse européenne : « Comment un pays où les libertés les plus élémentaires des citoyens sont bafouées, peut-il prétendre juger de manière objective ? Allait-on laisser les anciens accusés juger leurs anciens juges et civilisateurs ? » (PN : 11). Un autre quotidien précise : « Voilà la récompense d'une colonisation civilisatrice; les Nègres s'acharnent sur un vieux médecin blanc qui a pourtant sacrifié sa vie aux malades de la brousse » (*ibid.*).

Les accusations tournent autour des activités du Dr Seller à l'hôpital du Fleuve. Quinze témoins sont entendus. Les dépositions des témoins varient selon leur origine sociale, raciale, leur sensibilité politique et leur lien personnel avec l'accusé. La plupart des dépositions se révèlent fantaisistes et peu fiables pour être vraiment prises au sérieux. Ainsi, il ne sera en fin de compte pas prouvé que les corps trouvés au bord du fleuve proviennent de l'hôpital. Le

ministère public ne pouvant apporter des preuves conséquentes, Maître Bestin demande l'acquittement de son client. En outre, la thèse du procureur général selon laquelle le D^r Seller serait un vulgaire criminel se révèle infondée, puisqu'il ne peut produire des preuves nécessaires. Les jurés se demandent s'il ne s'agit pas d'un simulacre de procès. D'ailleurs, les déclarations de certains juges paraissent confirmer cette thèse. En effet, il s'agit pour certains de chercher un bouc émissaire pour tous les crimes commis par la colonisation européenne : « Acquitter ce médecin me semble faire preuve de faiblesse. Je ne cherche pas l'assassin. Je souhaiterais une condamnation exemplaire, afin de barrer la route aux aventuriers d'Europe qui veulent transformer ce pays en laboratoire expérimental » (PN : 226).

Avant même que le président de la Cour ne prononce le verdict, le D^r Seller meurt d'un infarctus, alors qu'il aurait pu être sauvé. Il avait donné, apprend-on, les dernières « Selleyrines », un médicament élaboré par lui-même contre l'infarctus, au procureur général qui souffrait également de l'*oko*, nom africain de cette lésion du myocarde. Ironie du sort, le procureur général, l'un des adversaires les plus critiques du D^r Seller, avait précédemment fait fermer toutes les unités de production des « Selleyrines ». Ainsi, le roman se termine avec ce geste majestueux et généreux du D^r Seller se sacrifiant pour son ennemi. Le président du tribunal, ému, déclare :

Il n'y aura ni réquisitoire, ni plaidoirie, ni verdict. Par ailleurs, la Cour accède au vœu du défunt, transmis par son conseil, d'être inhumé à proximité de son hôpital. [...] Chez nous, nous ne jugeons pas les morts et nous respectons toujours leurs dernières volontés (PN : 284-285).

L'analyse du roman fait apparaître deux niveaux de signification. D'une part, l'auteur tente de restituer une vérité en s'opposant à l'historiographie européenne. Le jugement du D^r Seller est synonyme du jugement sur son époque. D'autre part, traduire le D^r Seller devant un tribunal de colonisé concourt à la démythification du personnage historique. Dans la critique du personnage mythique, l'image de la mort apparaît doublement subtile : elle est désacralisante et dévalorisante et, en même temps, elle crée un lien fort entre le personnage historique et l'Afrique. Dans l'esprit de Ndaot, il s'agit d'une rhétorique de l'image, miroir-piège tendu à l'Occident qui n'ignore point les intentions de l'auteur. Par sa décision, le président donne une leçon d'humanisme à l'ancien maître.

Dans une perspective essentiellement littéraire, il semble qu'une fictionnalisation de Schweitzer quarante ans après sa mort soit prématurée. La force performative des images est encore trop grande et le personnage historique encore trop présent pour que l'on puisse donner libre cours à l'imagination. Notons que, jusqu'à présent, Schweitzer n'a inspiré aucune grande œuvre littéraire, que soit en Europe ou en Afrique.

Le procès d'un prix Nobel : *procès du colonialisme* ?

Le procès d'un prix Nobel semble être une réaction littéraire aux représentations coloniales. Ainsi, le docteur André Seller apparaît comme un représentant de ce système. Sa perception des Africains ainsi que sa conception du développement politique sont anachroniques. Selon le procureur, « Le docteur est un homme du passé, aveuglement attaché au passé et qui ne souhaite pas l'évolution de ce pays » (PN : 31). Il rappelle :

Le docteur ne s'en cachait pas, il était radicalement opposé à l'autonomie politique des négro-africains. Il m'a ouvertement dit un jour, en présence de trois témoins, qu'il ne comprenait pas qu'un territoire découpé au hasard sur une carte à Berlin, un territoire qui n'avait ni cadres, ni finances, ni armée, puisse prétendre à l'indépendance (PN : 201).

Il s'agit là de graves accusations qui rappellent certaines prises de position d'Albert Schweitzer (Schweitzer, 1962). La tentative est ainsi clairement définie. Ndaot renforce le lien entre Schweitzer et le pouvoir colonial. Le paradigme de la colonisation constitué par les termes « anachronisme », « oppression », « exploitation sauvage des richesses naturelles » est opposé au paradigme de l'indépendance fondé autour des notions de progrès, de liberté politique et du droit à l'autodétermination. Le témoin Sissoko résume ces deux paradigmes en ces termes :

Mais vous vouliez savoir quel était l'état de nos rapports personnels ? Eh bien, c'étaient les mêmes rapports que ceux qui peuvent exister entre un nostalgique de la colonisation, fortement attaché au passé, et un adepte du progrès, résolument tourné vers l'avenir. Le choc est inévitable, l'humeur incompatible (PN : 201).

Tout au long du roman, des fragments, soit des éléments biographiques d'Albert Schweitzer, soit des idées clés de sa pensée philosophique, se mêlent au texte. Ils sont modifiés afin d'être

déconstruits. Cette technique produit un effet de grossissement. Ndaot noue ainsi un véritable dialogue avec Schweitzer :

J'ai été élevé dans l'éthique universelle du respect scrupuleux de la vie. Toutes les créatures de Dieu ont droit à la vie et nul n'a le droit de la leur ôter. Dieu a créé les êtres et les choses en harmonie avec l'univers. Pourquoi faut-il que l'homme soit celui qui décide de la vie des autres créatures ? Pourquoi faut-il que toutes les autres créatures soient subordonnées à la volonté humaine ? (PN : 43)

Cet extrait est une allusion à l'éthique bien connue du respect de la vie. Schweitzer, dans son étude « Kultur und Ethik » (Schweitzer, 1974 [1923]), s'insurge contre une hiérarchisation des êtres vivants. Ndaot rapporte cette idée fondamentale de la philosophie de la civilisation de Schweitzer en mettant ironiquement l'accent sur les limites apparentes de celle-ci :

Je comprends mieux votre philosophie. Elle explique et justifie amplement les faits qui vous sont reprochés. Quand un médecin hésite entre la vie de son malade et celle de son chien, ce n'est plus un médecin, c'est un humaniste. Quand un médecin hésite entre la vie d'un homme et celle d'un bacille qui le ronge, ce n'est plus un médecin, c'est un assassin (PN : 45).

Nous n'essaierons pas de rechercher ici d'une manière systématique tous les emprunts. Disons en résumé que Ndaot s'est largement inspiré de l'histoire de Schweitzer et en a repris le cadre historique et géographique. De même, il construit son roman à partir d'un jeu de références implicites et explicites aux œuvres de Schweitzer. Ainsi, le discours éthique et philosophique de Schweitzer est utilisé à des fins parodiques, teintées d'un léger parfum satirique. Par cette technique, l'auteur réduit sa marge de manœuvre. Dans la mesure où il voulait tout à la fois imaginer un roman sur la colonisation et rattacher l'histoire de son héros à celle d'une personnalité mythique, il lui fallait non seulement inventer dans l'absolu une trame cohérente, mais aussi prendre le soin d'harmoniser son histoire avec celle de Schweitzer, multiplier, comme nous l'avons vu, les allusions et les références, donner ensuite à son personnage la possibilité d'agir sans trop d'in vraisemblances. Cela explique l'évolution presque mécanique des personnages.

Toutefois, cette étude des techniques narratives serait incomplète sans références particulières à la rhétorique judiciaire, car celle-ci joue un rôle important dans le roman. L'auteur se sert des débats

pour s'attaquer au système colonial. Commentant la ségrégation raciale qui régnait à l'hôpital du Fleuve, il écrit :

Bon, la colonisation relandaise était ségrégationniste, cette idée est reconnue par un sujet relandais, j'en prends acte. J'admets même que le docteur était obligé de séparer les malades blancs des autres; l'époque coloniale le lui imposait impérativement (PN : 75).

Avant cela, c'est la politique sanitaire qui était pointée du doigt :

Quand le docteur est arrivé, il n'y avait pas un seul infirmier au village du Fleuve. [...] La politique sanitaire coloniale n'était pas fameuse. C'est le colonisateur que vous devriez clouer au pilori : c'est la colonisation qui devrait comparaître devant cette Cour et non le docteur Seller, dont l'action solitaire est d'autant plus méritoire qu'elle a suppléé à l'inaction coloniale dans le domaine sanitaire (PN : 34).

Maître Bestin, dans son plaidoyer, insiste sur les aspects humanitaires de l'œuvre du docteur Seller en rejetant les manquements du système colonial sur la métropole. Ce subterfuge s'efforce de révéler, derrière les jeux de périphrases et de double langage, la réalité de la colonisation française en Afrique équatoriale.

Je constate avec intérêt qu'un ressortissant relandais condamne publiquement la politique coloniale de son pays. Je voudrais ajouter qu'avant l'arrivée du docteur Seller, il y avait dans la région du Fleuve, des médecins américains qui avaient été priés de quitter les lieux pour ne pas angliciser les habitants. Il ne fallait pas ternir l'influence linguistique de la Relande, même si cela devait coûter des vies humaines. Alors quand on vous dit qu'il n'y avait pas suffisamment de médecins, c'est de la casuistique. Il y avait des médecins, mais on les avait chassés parce qu'ils n'étaient pas Relandais. Voilà la vérité (PN : 34-35).

L'auteur indique implicitement que la politique française en Afrique équatoriale française (AEF) était dirigée contre le développement de la colonie et le bien-être des populations locales. Il dénonce l'intérêt exclusif du pouvoir colonial pour l'exploitation des richesses naturelles. C'est dire que *Le procès d'un prix Nobel* est un prétexte à une critique du système colonial. Ndaot s'intéresse à l'hôpital dans un double but : d'une part, pour déconstruire le mythe autour du « médecin de la forêt »; d'autre part, il recherche dans ce procédé (le procès) une certaine objectivité et une certaine efficacité, car prêtant la critique du système colonial à un avocat européen, *a priori* impartial, il fait mieux ressortir les manquements et les abus de la colonisation européenne.

Du « procès d'un prix Nobel » au « procès du prix Nobel »

Face à la canonisation d'Albert Schweitzer comme « le plus grand homme du monde » (*Life*), la première réaction de Ndaot est de dénoncer ce regard complaisant. Dans *Le procès d'un prix Nobel*, la critique de l'auteur s'étend à l'académie Nobel, responsable selon l'un des protagonistes de la renommée exagérée du Dr Seller. L'auteur met en scène un débat consacré à l'attribution du prix Nobel, et plus exactement à la façon plus ou moins arbitraire dont le comité choisit les lauréats.

Le premier assesseur du tribunal, sur le mode de l'ironie et de la satire, ouvre le débat en insistant sur les faits qui sont reprochés au Dr Seller : « Vous ne me ferez pas croire qu'un médecin, prix Nobel de la paix, négligeait la science moderne et n'employait que des herbes comme un vulgaire histrion ? » (*PN* : 91). L'ironie de cette remarque éclate dans les propos de Madame Dombe, médecin et épouse du président du tribunal :

Vous savez, ces messieurs qui siègent à Oslo ne savent rien de l'hôpital du Fleuve, sinon des échos orientés, transmis par une publicité émanant du docteur Seller lui-même. Et puis, entre nous, sur quels critères ce prix a-t-il été décerné au médecin du Fleuve ? A-t-on seulement interrogé ses malades ? A-t-on seulement examiné dans quelles conditions étaient traités les malades ? (*ibid.*).

Voilà qui lance le débat sur l'universalité du prix Nobel et sur la légitimité de l'Académie royale. Elle attire l'attention sur les méthodes de sélection. Mais c'est dans une autre réplique que la dimension critique de ce passage prend sa vraie mesure :

Quelle œuvre médicale ? Que vous me disiez du Britannique Alexander Fleming, célèbre biologiste, qu'il devait son prix Nobel aux découvertes extraordinaires sur l'utilisation des propriétés des antibiotiques en 1928, je vous dirais d'accord. Mais que vous souteniez que le prix Nobel de mon collègue Seller cristallise une découverte médicale, je vous dirais non. Il n'a d'ailleurs obtenu que le prix Nobel de la paix (*ibid.*).

Cette critique a un caractère symbolique. La remarque convaincante et caustique de Madame Dombe relative au choix des lauréats souligne d'autant mieux le paradoxe et l'absurdité de la réalité. À travers ce débat, Ndaot reproduit le débat sur le rôle des institutions scientifiques et culturelles dans la production du savoir et la canonisation des personnalités intellectuelles et morales.

Les réflexions et les commentaires de Madame Dombe soulignent l'effet de dévoilement recherché par l'auteur. Ainsi, *Le procès du prix Nobel* s'inscrit dans un processus général de libération de la parole, dans un mouvement profond de réécriture du mythe de Schweitzer, visant à affirmer une position africaine. La matière du roman, tout autant que sa stratégie narrative, permet d'établir un lien avec le courant postcolonial. Le roman ainsi conçu vise à déconstruire les mythes européens. Cette perspective a été inaugurée par Ikelle-Matiba (1963) et Mongo Beti (1956 et 1957). La dévalorisation de Schweitzer et du prix Nobel est révélatrice de la métaphore du meurtre du père dont parle Mudimbe :

La littérature africaine d'expression française est, quant à elle, le produit d'une période : née et promue grâce notamment aux contradictions de la colonisation, elle fut longtemps littérature de revendication et de révolte. Elle se voulait violence et elle le fut par son thème constant, celui du meurtre du père, ce père qu'incarnaient le colonisateur, mais aussi la puissance métropolitaine (Mudimbe, 1978 : 4).

La critique de l'œuvre de Schweitzer est omniprésente dans le roman. En effet, la quasi-totalité des chapitres est parsemée de petites touches satiriques, d'ailleurs souvent trop conventionnelles pour déranger vraiment. Le lien tissé entre le Dr Seller et l'institut Nobel fait bien mesurer l'intérêt suscité par le personnage d'Albert Schweitzer dans l'opinion internationale, ainsi que sa diversité et sa complexité.

Conclusion

À la lumière de l'analyse critique des romans *Rêves portatifs* de Sylvain Bemba et *Le procès d'un prix Nobel* de Séraphin Ndaot, nous pensons avoir réuni plusieurs éléments significatifs pour qu'il nous soit permis d'avancer quelques conclusions.

En effet, des liens étroits rattachent le personnage du « Grand Blanc de Lambaréné » à l'entreprise coloniale. Le mérite des deux auteurs est d'avoir su insérer leur œuvre respective dans le contexte sociohistorique et idéologique de l'Afrique coloniale et postcoloniale, et d'avoir pu montrer comment Schweitzer participe à plusieurs traditions discursives : celle de l'appropriation de l'autre par la science (médecine, ethnographie, botanique), celle de la mission civilisatrice (évangélisation, scolarisation, médecine), celle, plus récente, de l'aide

humanitaire. En définitive, le « Grand Blanc de Lambaréné » fait partie de ces mythes coloniaux (Riesz, 1993) que l'Occident a dû construire pour légitimer l'entreprise coloniale. Représenter « Albert Schweitzer » à partir d'une perspective africaine, c'est premièrement, réfléchir sur les différentes images du « Grand Docteur de Lambaréné »; deuxièmement, questionner les discours et les représentations traditionnelles; et enfin, prendre position. En d'autres termes, il s'agit d'interroger un mythe occidental en substituant au discours européen un système symbolique proprement africain. Ce système s'appuie essentiellement sur le pouvoir de la représentation.

Bien que s'inspirant d'une même histoire, la vie africaine du « Grand Docteur blanc » Albert Schweitzer, Sylvain Bemba et Séraphin Ndaot imposent à leur sujet un traitement différent. Compte tenu du thème principal de son roman, la critique de la postcolonie, Bemba accorde très peu de place au personnage historique. Toutefois, il ne se contente pas de citer des passages de la presse internationale, il les reprend en les insérant dans un dialogue fictif avec le docteur. Il donne ainsi au docteur la possibilité de s'expliquer sur les critiques des intellectuels africains.

En choisissant le procès comme forme littéraire, Ndaot trouve là un terrain de prédilection où le chassé-croisé des intrigues entraîne les personnages et le lecteur dans un réseau de situations variées. En définitive, c'est la dévalorisation du mythe du « Grand Blanc » et la critique du prix Nobel qui permettent de mieux comprendre les intentions de Ndaot, l'originalité de sa démarche et de ses choix esthétiques. La préoccupation dévalorisante est constante au cœur de l'œuvre de Ndaot dont le but se trouve exposé avec clarté dans le débat sur le prix Nobel. Sur le plan idéologique où il se place alors, il s'intéresse moins aux résonances historiques du portrait qu'il esquisse qu'à sa signification profonde, du moins celle qu'il lui prête. Parfois Ndaot n'attache vraiment d'importance qu'à ce canevas de base, utilisant tous les moyens dont il peut disposer – agencement du procès, présentation des caractères, langue et style – pour orienter sa démonstration, peser sur les conclusions et affiner son message. Au-delà de l'individu que l'on rend responsable des crimes à l'hôpital du fleuve, c'est tout le système colonial qui est visé et plus généralement l'Occident, puisque l'auteur s'en prend également à l'un des symboles du pouvoir scientifique et culturel européen, le prix Nobel. Le procès d'un prix Nobel est le procès du colonialisme.

Sylvère Mbondobari : Chargé de cours à la Chaire de littérature générale et comparée de l'Université de Bayreuth (Allemagne) et *DFG Fellow* au Centre de recherche sur la littérature de voyage et l'anthropologie culturelle à l'Université de Paderborn (Allemagne). Ses publications récentes comprennent *Archäologie eines modernen Mythos. Albert Schweitzer Nachruhm in europäischen und afrikanischen Text- und Bildmedien* (Peter Lang, 2003) et « Écriture et construction identitaire. Les marqueurs socioculturels dans les Matitis de H. F. Ndong Mbeng », dans *Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, sous la direction de Robert Dion et Hans-Jürgen Lüsebrink (Éditions Nota Bene, 2003).

Références

ADAM, Jean-Michel (1985). *Le texte narratif*, Paris, Nathan.

BARTHES, Roland (1968). « L'effet de réel », dans *Communication*, n° 11, Paris, Seuil : 84-89.

Bassek Ba Kobhio (1995). *Le grand Blanc de Lambaréné*, œuvre cinématographique, avec André Wilms, Marisa Berenson, Alex Descas, Magaly Berdy et Marcel Mvondo (1 h 34).

BEMBA, Sylvain (1979). *Rêves portatifs*, Dakar, Abidjan, Lomé, NEA.

DANINOS, Guy (1983). « *Le procès d'un prix Nobel* de Séraphin Ndaot est-il un procès politique ? », préface de Séraphin Ndaot, *Le procès d'un prix Nobel*, Paris, La pensée universelle.

DJIFFACK, André (1996). *Sylvain Bemba. Récits entre folie et pouvoir*, Paris, L'Harmattan.

GIDE, André (1995). *Voyage au Congo suivi de Le retour du Tchad*, [1927 et 1928], Paris, Gallimard.

GRIFFITH, Nancy Snell et Laura PARSON (1981). *Albert Schweitzer. An International Bibliography*, Boston, G. K. Hall.

HAMON, Philippe (1982). « Un discours contraint », *Littérature et réalité*, Paris, Seuil (coll. « Points »).

HEADRICK, Rita (1994). *Colonialism, Health and Illness in French Equatorial Africa, 1885-1935*, Atlanta, African Studies Association Press.

IKELLE-MATIBA, Jean (1963). *Cette Afrique-là !*, roman, Paris, Présence Africaine.

Jeune Afrique (1995). « Le bon docteur Schweitzer : vérité ou mensonge », n° 1810, 14-20 septembre.

-- (1962). « La scandale de Lambaréné », n° 101, 24-30 septembre.

LASSUS, Pierre (1995). *Albert Schweitzer : 1875-1965*, préface du docteur Xavier Emmanuelli, Paris, Albin Michel (coll. « Expérience intérieure »).

Le Monde (1995). « L'impossible film sur la vie africaine du docteur Schweitzer », 27 avril.

MBONDOBARI, Sylvère (à paraître). « La re-présentation de l'imaginaire et du symbolique à l'écran. Albert Schweitzer dans la fiction cinématographique africaine », dans János RIESZ et Susanne GEHRMANN, *Le Blanc du Noir. Le Noir du Blanc*, Frankfurt/M, IKO Verlag.

-- (2003). *Archäologie eines modernen Mythos. Albert Schweitzer Nachruhm in europäischen und afrikanischen Text- und Bildmedien*, Frankfurt/M, Peter Lang (coll. « Albert-Schweitzer-Studies »).

Mongo Beti (1957). *Mission terminée*, Paris, Buchet-Chastel.

-- (1956). *Le pauvre Christ de Bomba*, Paris, Éditions Robert Laffont.

MUDIMBÉ, V. Y. (1982). *L'odeur du père. Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine.

-- (1978). « Sur la littérature africaine », *Recherche, Pédagogie et Culture*, n° 33, « Regard sur les littératures africaines » : 3-4.

NDAOT, Séraphin (1983). *Le procès d'un prix Nobel*, Paris, La pensée universelle.

NETHERSOLE, Reingard (1992). « Augenblicke der Fremde. Alfred Kerrs *Ausflug nach Afrika* », *Acta Germanica*, supplément 2, Francfort, M : 135-149.

NGANDU NKASHAMA, Pius (1987). *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne Quatre-vingt-onze*, Paris, L'Harmattan.

PERRIN-NAFFAKH, Anne-Marie (1989). *Stylistique. Pratique du commentaire*, Paris, PUF (coll. « Linguistique nouvelle »).

RIESZ, János (1993). *Koloniale Mythen, Afrikanische Antworten. Europäische-afrikanische Literaturbeziehungen I*, Frankfurt/M, IKO verlag.

SCHIPPER-DE-LEEUW, Mineke (1973). *Le Blanc et l'Occident. Au miroir du roman négro-africain de langue française (des origines au Festival de Dakar : 1920-1966)*, Assen, Van Gorcum.

SCHWEITZER, Albert (1974 [1923]). *Kulturphilosophie II (Kultur und Ethik)*, München, C. H. Beck.

-- (1963). *Histoire de mon pélican*, Paris, Albin Michel.

-- (1962). *À l'orée de la forêt vierge*, Paris, Albin Michel.

-- (1960). *Ma vie et ma pensée*, Paris, Albin Michel.

-- (1941). *Histoires de la forêt vierge*, Paris, Payot.

-- (1925). « The Relation of the White and Coloured Races », *The Contemporary Review* (London), janv : 65-70; reproduit dans George SEAVER (1947), *Albert Schweitzer: The Man and his Mind*, New York, Londres : 317-328.